

Mendiant de l'infini (extraits)

*André Carpentier**

À tous ceux du voyage — visiteurs et visités.
« Puissent-ils être heureux ! Qu'ils le soient... »

Certains êtres secrètent leurs existences, parfois titubent, souvent reviennent en arrière, et presque toujours vont au devant de quelque chose qui n'existe pas encore d'une manière très précise mais aimante leur parcours. De là une sorte de vagabondage.

Pierre Sansot, *Variations paysagères*

2 juin, Katmandou

Déclinant d'emboucher la trompette des pèlerins, je dis posément, devant mes compagnons de voyage réunis à table, que le pèlerinage n'est pas exactement mon fait. Pour m'établir dans la distinction que propose Lucien Guirlinger (*Voyages de philosophes et philosophies du voyage*), je dirais que j'entreprends ce périple au mont Kailash sur le mode relatif, disons humain, et non à partir de l'absolu, à savoir Dieu. À mon entendement, dans ce voyage, tout sera ou épreuve, ou regard porté sur la beauté, ou découverte du Tibet... Je suis d'abord voyageur, un peu marcheur et assez curieux, entre autres des pèlerins, justement. Je serais donc plutôt de ceux d'entre nous qui chercherons à goûter cette substance de liberté, de quête et pour ainsi dire d'aventure, qui est le but du voyageur des déserts de pierre, des dunes et des cols... Je me réentends, dans une rencontre préparatoire avec le groupe, disant :

* André Carpentier est professeur au département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal.

il s'agit de faire autre chose, pour une fois, que de se lever le matin pour faire œuvre d'homme (Épictète), et faire œuvre de voyageur, au sens fort du terme.

On le sait, tout vrai voyage (voyage de plein dépaysement) commence par une rupture d'avec le quotidien, rupture qu'il faut construire, parce qu'il s'agit chaque fois de réapprendre à tourner le dos à son monde, de sorte à entrer, non pas seulement dans le monde de l'autre, mais, dirait-on, cette fois-ci, dans un monde autre — dont nous parlons souvent entre nous comme d'une autre planète. En ce sens, Katmandou agit comme lieu intermédiaire.

6 juin, du Népal au plateau tibétain

Première image du Tibet : des Tibétains au pic et des Tibétaines à la pelle, sous les ordres de Chinois les bras croisés, l'œil noir, la lippe arrogante. Seconde image : des porteuses lourdement chargées de très volumineux paquets qui les écrasent, et ce Chinois à l'air altier de nouveau boss qui leur donne des ordres, et cet autre qui vérifie leurs papiers — dix, vingt, trente fois par jour, il vérifie les mêmes papiers des mêmes transporteuses...

Une huitaine d'heures à passer la double frontière Kodari-Zhangmu. C'est là seulement, dans cet interminable atermolement, dans ce temps brûlé, que je deviens voyageur, je veux dire avide de l'ailleurs et de l'autre, en quête d'images et de voix, d'un regard, d'une écoute... Ce consentement au temps dépensé sans but établit la condition du voyageur. « Fainéanter dans un monde neuf, écrit Nicolas Bouvier, est la plus absorbante des occupations. » Notre société affairée et affairiste considère généralement « contre-culture » — comme on dit contre-nature — cette accommodation au temps perdu, cette aise dans ses propres regards somnolents, sans recherche du typique, cette distraction, je veux dire cette mobilisation en solitaire vers *autre chose*, au milieu de la presse commune des gens qui sont là chez eux. Le vrai voyage engage à un état d'esprit autant qu'à un déplacement dans l'espace — le second servant de déclencheur au premier. Voilà sans doute pourquoi les plus authentiques voyageurs nous apparaissent comme des apôtres de la flânerie, de l'égarement, de l'errance. Ils affichent cette façon enviable de cultiver une émigration intime. On ne sait jamais si, chez eux, le voyage constitue une fuite, une fouille, un abandon...

On s'engage dans la première étape de la montée vers le haut

plateau tibétain — sis entre 4 000 et 5 000 mètres d'altitude —, par les parois abruptes des gorges dites de l'Enfer. On commence de voir qu'il y a quelque chose, dans le climat des hauts lieux, qui cogne dans la tête, raccourcit le souffle, fait palpiter le cœur. Ici, on passe manifestement une limite, ce qui, comme le dit Kenneth White, constitue non seulement un lieu où quelque chose finit, mais aussi le lieu où autre chose commence.

Zhangmu, le 6 juin : lettre à mon ami Pierro, de Montauban

Mon indispensable ami... Me voilà de nouveau en Orient, « la patrie et la jeunesse de l'âme », dit quelque part Hermann Hesse, et je frappe à l'huis du Tibet, le pays, avec l'Inde, où, dit-on, l'on trouve le plus de chercheurs d'absolu au mètre carré, moi qui, tu sais, suis trop épris d'instant et de circonstances pour cultiver l'espérance et maintenir ne serait-ce qu'une autre sorte de foi.

Pourquoi donc ce voyage, et tous les ans partir ? Quitter son lieu parce qu'il y a lieu de se quitter, de s'affranchir de ce qui, de soi, est connu de source trop sûre, appris et radoté ? Faire de l'air pour respirer un autre air et feindre de se refaire ? Sans doute. Même si l'on sait, on devine qu'on ne se refait jamais vraiment. On ne se refait pas, tout au mieux s'examine-t-on par une autre facette de son prisme.

Le dépaysement, comme celui qu'impose l'Asie, engage à une forme de dessaisissement, d'effacement temporaire. Et curieusement, on ne se fréquente jamais d'aussi près que lorsqu'on s'éloigne, qu'on se détourne de soi, j'entends de ce soi appris et apprivoisé, affiché, monté en épingle. Façade de ses façades. Construction rassurante, même dans ce que cela comporte d'angoissant. Version de soi avec quoi vivre est possible. En ce sens, je dirais que partir est périlleux, car chaque voyage comporte ses dangers, et entre autres : danger de se découvrir autre, plus ci, moins ça qu'on ne le croyait ; et, danger des dangers : de se rendre compte que ce ci ou ce ça est détestable, ou pis encore : qu'on vit tout de travers dans son quotidien, avec sa maisonnée, ses fréquentations, son boulot... Mais à force de voyages, j'ose croire, ces constats de plus ci et de moins ça me sont salutaires. Alors, chaque fois, c'est de revenir qui est difficile, de réintégrer sa face connue, reconnue et rassurante. C'est parce que l'on n'est pas tout à fait ce que l'on est, pas assez ce que l'on est que l'on part à travers l'autre monde. Côté l'ailleurs, à chaque instant, redonne sens à

son lieu.

Revenir pour retrouver la vie où j'ai ma place. Difficile. Difficile parce que ma place n'est pas de tout repos, avec sa gangue de « pensée calculante » (Heidegger), faite de mental et d'ego, de pensées négatives ou obstructives, dit le Bouddha, de tâches routinières, d'instabilité et de distractions qui m'empêchent même de voir à tout acte son sens, sa valeur intégrative.

Autre chose. La lenteur. Dans le voyage, on atteint à une désobéissance au principe postmoderne de vitesse. Marcher lentement, à l'avenant quand c'est possible, dans une ville effrénée, bruyante, accaparée par ses œuvres et ses buts, flâner, errer contre l'avis des guides de voyage, mettre en acte chacun des sens sollicités, les expulser de l'ornière des habitudes, observer le *beat* plutôt que le subir, tenir bon en soi-même parmi tous et leur différence, maintenir un regard anthropologique, renaturer son ouïe, son odorat, sa vue, repartir non pas à zéro, mais au moins en deçà de ses comportements appris, de ses habitudes de chat urbain. Incarner la lenteur au cœur de la frénésie, qui justement n'a pas de cœur, ainsi se lier, se relier au milieu. Consacrer du temps, son temps, à la différence. Et au soir, se coucher repu d'images, de sonorités, d'odeurs, à moitié mort mais pleinement vivant d'une autre vie.

Nul homme ne saurait de son pas lier la diversité du monde ; c'est le monde qui lui donne son unité. Je me permets de le dire vu que tu le sais...

L'amitié de toujours, à toi et à nos montalbanaises,
dré

7 juin, Nyalam

Être tout à soi-même dans un lieu encombrant, plein de sens inouï, suggestif d'autres émotions, pas nécessairement plus vives, juste autres, qui contribuent à la quête de frissons nouveaux (Baudelaire) ou d'un état d'innocence inusité. (Ne dirait-on pas le voyage comme substitut consolateur de la réalité courante et sclérosante, ainsi que disent certains commentateurs...) L'Asie a cet effet sur moi, qui me déroute, m'abasourdit — comme certains lieux de spiritualité qu'on sent traversés par une forme de *shakti*, et qui ne sont pas toujours les lieux les plus saints où l'on se déchapeaute, se signe et s'incline.

Je commence de constater que nous sommes passés dans cette

Asie du Nord, couverte de montagnes arides et d'étendues désertiques, balayée par un climat continental sec et venteux. En fait, je réalise à peine que c'est ici un désert et que le désert, comme la mer, ne laisse pas de traces durables derrière les voyageurs. Et s'il ne les efface pas, c'est que les passants sont si nombreux à s'y suivre que les éléments n'ont pas le temps de raturer leurs traces, ou que le désert n'est plus tout à fait un lieu inédit.

L'altitude m'empêche d'écrire suffisamment et correctement, et m'oblige à laisser des blancs dans les notes de mes carnets, à mettre partout des points d'interrogation ou de suspension, à tracer des cercles à l'entour des mots imprécis, à souligner des passages de traits vagués, à marquer des paragraphes d'accolades dans la marge, bref, à multiplier les signes d'une écriture lacunaire. L'altitude est certes responsable de cette inaptitude à bien penser et à bien noter, mais c'est peut-être aussi que je ne parviens pas (contrairement à Montaigne, qui note au fur et à mesure ses impressions de voyage) à me maintenir simultanément dans la persévérance de deux linéarités, celle du voyage et celle de l'écriture. Mac Orlan ne dit-il pas, en substance, que l'aventurier actif recèle un aventurier passif qui, au retour, écrit sur le voyage et, par l'écriture, fait se déplier l'aventure... Voyageur, voyageur, accepte le retour, écrit Supervielle. À cette seule condition de l'écriture, oui, une écriture le moins transitive que possible ; non pas écrire sur le voyage, donc, mais écrire le voyage...

8 juin, de Nyalam à Saga

Nous reprenons la route dans les jeeps, direction franc nord, d'abord par un chemin à peu près balisé, puis par un raccourci ; dès demain, nous irons vers l'ouest et Darchen, par une ancienne piste caravanière qui constitue la pénétrante du Kailash. S'il est vrai, comme on le dit partout, que l'homme est celui par qui le chemin advient (et l'animal, celui par qui la piste se constitue), eh bien l'homme ne me semble pas peser lourd dans ce paysage antédiluvien, qui se passe volontiers de chemins et qui, au mieux, parfois, laisse à peine paraître quelques empreintes croisées de pneus. Les routes sont pour le moins embryonnaires. Rien ici, comme dans l'Est du pays, pour modifier la culture du Tibet. Parfois, entre des baraquements de l'armée et un poste de contrôle, un *check point*, disent nos chauffeurs, on va sur quelques

kilomètres d'une voie carrossable, ce qui permet aux Chinois de clamer qu'ils construisent des routes ! Puis c'est de nouveau l'enfer d'ornières.

Nous roulons coude à coude sur ces routes chinoises, plus souvent sur des sentiers ou des pistes tibétaines au milieu de nulle part, aspergés de poussière. Ce peu ou pas de route est comme un chemin dans la tête de nos chauffeurs ; et un chemin, même un sentier ou une piste, c'est déjà assez pour profaner les solitudes. De mai à septembre, la route du Kailash est sillonnée par des jeeps de tous âges, beiges, grises ou bleues, et par des camions poussifs, chargés à ras bords, claudiquant de gauche et de droite dans les ornières. Pas un instant de confort, ou ne serait-ce que de tranquillité. C'est roulis et tangage, ruisseaux et fondrières, boue et nuées de sable... Ça cogne par le fond, on est projetés de côté, par l'avant... S'en plaindre serait oublier qu'autrefois, ce parcours se faisait à pied et durait des semaines, parfois des mois, que la nourriture tenait à peu, qu'il fallait marcher longtemps pour trouver l'eau de survie. — Ne sommes-nous pas dans une région où soif et sueur s'appellent...

Premier passage, et arrêt, au-delà du seuil psychologique des 5 000 mètres d'altitude : un col nommé Lalung La, qui nous met dans la tête un petit air sec et vif. Et ce vent sablé, toujours, et ce soleil !

Repas du midi dans le vent sableux d'un bled sans nom, à l'entrée d'un parc national, où l'on fait deux rencontres. D'abord notre premier Nomade vu de près, yeux dans les yeux, sourire dans le sourire, croisé dans son milieu, beau, splendide même, tressé de rouge, fier à cheval comme à pied, je dirais noble ; il s'éloigne sur sa monture décorée avec l'air de celui qui en a vu d'autres, y compris des comme nous, face levée vers le ciel, titré des privilèges d'une indépendance absolument naturelle, comme si à tout le reste il préférerait l'honneur d'être ce qu'il est. Aussi un enfant portant une fronde à la ceinture et que la gêne empêche de dégainer ; notre guide tibétain, né dans l'altitude du Kham ou du Qinghai, je ne sais plus, emprunte l'arme de jet et nous fait une démonstration peu convaincante, puis le jeune chevrier reprend son armement et, s'éloignant, aussitôt fait tourner un caillou et vise la croupe d'un chevreau pour le ramener dans le troupeau. La fierté de celui-là a moins d'empan... et pas plus d'avenir. Comment, en effet, ne pas se représenter le saccage imminent de tout cela ? Cette nature

sauvage, ce paysage de paix infinie, le mode de vie des Nomades — les Drogpas, disent les Tibétains.

Portion de pays quasi sans chemins, comme si les traces s'effaçaient au fur et à mesure, ou, plus simplement : qu'il n'y avait que peu de traces à laisser derrière soi. De fait, les Drogpas que nous croisons, que les Tibétains du centre appellent « Ceux des extrémités », ne laissent que des traces aléatoires, évanescentes, sans doute parce que, pour eux, la direction et le sillage comptent moins que le parcours tranquille d'une migration à l'avenant sur son propre territoire, qui est celui de tous : ici, derrière ou plus loin, c'est pareil. Pour eux, la trace est là, non comme marque d'une dérobée, mais d'une occupation tabulaire du territoire, qu'on appelle remue ou transhumance.

Ces Nomades, ils ne sont nulle part et pourtant, suffit de s'arrêter au hasard dans le désert pour qu'il en surgisse deux, trois, cinq de tous les azimuts, curieux, paisibles, souriants, car ils ont le don du visage jovial, et même serein. Je ne saurais dire pourquoi ces rencontres me rassurent ; peut-être parce que ça me dit que je suis quelque part, là où se jouent d'autres destins humains, où se noue un contrat de survie avec cette rude nature.

Les Drogpas : des bergers errants comme il y en a un peu partout en Asie centrale, dans les steppes venteuses et poussiéreuses, comme ici dans le Changtang, le Ngari... On dirait que leur existence se trempe aux exigences du lieu. En fait, il y a un savoir-vivre tiré de ce paysage, inféré, imposé même par lui, dont les Nomades ont le génie — et nos chauffeurs tibétains, le sens.

L'ordre de ce désert, où vivent des Nomades et leurs troupeaux, est un chaos de sable, de rocs et de caillasse. Et de vent. Tout compte pour peu, ici, y inclus l'ombre qu'on projette soi-même sous le soleil. Rimbaud, qui prétendait n'avoir de goût que pour la terre et les pierres, aurait trouvé ici un paradis où se damner. Nous parcourons ce plateau désertique mus par l'impression de suivre l'échine d'un autre monde. En fait, ce microcosme m'est si totalement contraire — bien que peu adverse — qu'absurdement, il me paraît accessible. Ce qui s'oppose converge, dit Héraclite.

En attente de traverser le Brahmapoutre. Ici et là, une montagne, un lac, un cours d'eau, rivière ou fleuve, une plaine désertique... J'entends soudain que ces mots resurgissent d'un passé lointain, de l'enfance, qu'alors on entendait à peine, trop peu, dans les cours de

géographie. Montagne, fleuve, désert prennent soudain un sens inédit. Certes, j'ai parcouru, en Inde, en Chine, en Israël, au Brésil, des catalogues de paysages, mais jamais ces traits de nature ne sont-ils apparus si isolément, comme nature à distance insoucieuse de la culture... Mais je m'exprime mal, sachant comme nature et culture sont impartageables. Disons plutôt que l'objet brut, l'objet commun, ici, relègue le propre (le nom propre) au second plan. Le Brahmapoutre, fleuve mythique de mon adolescence (justement moment de la quête du propre), soudain en perte d'exotisme, devient bras d'eau grise à traverser sous une pluie froide.

9 juin, de Saga à Paryang

Comme hier : un désert et sa vastitude, ensoleillé et poussiéreux, jonché de pierres, parcouru par le vent, des yaks, des chèvres, des mouflons et des Droepas qui ne possèdent rien de ce qui ne se possède pas — l'espace, les gens... On dit que la société tibétaine se compose d'agriculteurs, de marchands et de Nomades. Pourtant, c'est ici une région sans agriculteurs et, semble-t-il, sans marchands. Rien à cultiver, peu à vendre ou à échanger, si ce n'est de la viande de yak et, paraît-il, des pierres semi-précieuses qu'on verra à Darchen...

Cet interminable désert et nul enfant s'y bâtissant des châteaux de sable, sinon des moines enflammés depuis des siècles par le même fantasme de sublimation des hauteurs !

Tout contribue à couper l'esprit du corps, non seulement l'effet de la jeep et de l'altitude, mais aussi l'emprise du paysage, son ampleur, sa solennelle monotonie, si imposante si répétitive ! Et malgré les heurts et les cris, parfois, la monotonie d'une route, certes pas monotone, mais toujours réplique d'elle-même. Et ces montagnes polychromes (dans ce paysage, la montagne constitue comme un cinquième élément), ce soleil, ce vent latéral, cette découpe d'horizon, la végétation rabougrie, les orties dont les Nomades se nourrissent, les buissons épineux utilisés comme combustible... La monotonie dans son absolue diversité ! Comme un mantra repris à l'infini, jamais exactement le même mais toujours semblable à lui-même. Et de fait, la répétition est partout dans cette culture, par le mantra, le mandala, l'unité de coutumes et de costumes, le désert... Ce désert ! On s'y dessèche de corps et d'esprit.

Que faisons-nous là, dans ce lieu reculé où altitude et plateau désertique se conjoignent, où même les incroyants doivent se composer une foi pour vaincre les éléments ?

Ici, la pierre et le sable restent maîtres du paysage, avec l'eau, la lumière et ce ciel d'un bleu si profond. Les montagnes chauves jouent sans cesse de leurs teintes, passant en un instant, selon l'angle du soleil, d'ivoire à pêche, de prune à chamois, d'ardoise à bistre, de rouille à toutes les variétés de grège, avec parfois des taches perses ou mauves... Ce spectacle de beauté, dirait-on, se suffit à lui-même, offrant un tableau qui paraît tout le contraire de paysages civilisés. Le troupeau qui broute des touffes d'herbe des sables, la tente noire des Drogpas qui claque au vent près du cours d'eau (c'est ici une géographie où l'eau est sacrée), l'homme même qui passe, tout ici paraît à sa place, peut-être sa seule place possible, mais tout semble aussi superflu. Façon de dire qu'ici le progrès n'a encore presque rien touché, quasi rien déplacé, défait, désacralisé.

M'est avis que le désir de ces Nomades du Sud-Ouest serait d'être laissés à eux-mêmes dans leur liberté et dans leurs traditions spirituelles.

Tout paraît clair dans ce désert, sans doute à cause de l'air sec ; et pourtant, rien ne nous arrive en claire connaissance de cause. Ce qu'on touche ici, au titre de la réalité, est comme un rêve, comme une certaine science-fiction d'après la bombe, qu'au cinéma on traduit par des déserts de poussière recouvrant on ne sait même plus quoi. On a l'impression d'un palimpseste, d'une couche de destruction jetée sur un monde.

Paysage inattendu, de plaine et de lacs. Secteur de dunes blanches, le long du Brahmapoutre. Ciel d'un bleu plutôt dense chargé de nuages striés de lueurs. Pluie fine. Ici et là dans les lointains, des points blancs ou noirs : des tentes de Nomades, des troupeaux de yaks, de moutons, de chèvres, parfois peut-être des ânes ou des chevaux sauvages... (Un paysage dépris de nos pratiques courantes, pour justement s'en déprendre.) Nous avançons comme dans un labyrinthe, vers un cœur mythique, nous en remettant à des guides et à des chauffeurs pour nous y mener, puis nous en sortir.

C'est ici le lieu de formuler cette idée qui m'accompagne depuis que je voyage : l'ailleurs, pour le voyageur, n'est jamais qu'un nouvel ici, et en ce sens, négation de son lieu propre. Et parmi ces ailleurs, je compte certes le lieu de destination, mais

aussi et surtout les lieux intermédiaires. Ma passion, de fait, s'est toujours portée sur ces lieux de passage, ces autres parts dont on n'attend presque rien, de toute manière, lieux allégés par le transit, la vitesse ou les heures perdues, lieux soulagés du devoir de fascination dévolu au lieu de destination, de sa charge émotive, de ses mérites, vertus, valeurs...

Nous allons par le désert en Occidentaux suréquipés, fagotés les uns, sapés les autres en aventuriers, dégainé en avant toute, urinant sans relâche, comme le Manneken Pis, éblouis par le soleil, l'altitude, formant une horde débraillée et jacasseuse au milieu des chauffeurs assis en lotus ou accroupis à l'ombre, fumant une cigarette et causant calmement de moteur, de pneus, d'essence, croit-on, peut-être de femmes, ou de nous, ricanant parfois d'un œil doux, l'autre toujours amer. Plusieurs fois par jour, on s'arrête pour nettoyer le filtre à essence, qui crache une huile sableuse. On se croit seuls en arrêt de bruit et de mouvement au milieu du désert, et chaque fois surgissent d'ici, de là, comme par des portes dérobées, un berger, trois, cinq. Et à y bien regarder, on aperçoit des chèvres, des yaks, parfois des ânes ou des chevaux sauvages, des moineaux, des corneilles, des lièvres. Puis vient une jeep, un camion, qui soulève un phylactère de poussière... Ce remous plein d'ivresse, dont rêve Segalen, dans *Stèles* je crois, visée inexprimable du voyageur, qui aimante pourtant ses pas, il se peut donc trouver dans la scissure du désert.

Le camp monté au milieu de nulle part et de chiens errants. Et tout autour, dirait un lama patenté, l'impermanence d'un monde qui, à chaque seconde, se transforme en lui-même. Une bouche d'ombre nous avale, laissant l'espoir d'une lune bientôt pleine. Les chiens, qui ont leurs territoires et leurs guerres, rôdent entre les tentes et aboient toute la nuit à des caravanes imaginaires.

10 juin, de Paryang au lac Manasarovar

Des trajets jamais égarants, et pourtant si, égarants, menant vers des ailleurs après des ailleurs, eux-mêmes au bout d'ailleurs imprécisables, sauf à consulter des cartes et à mettre doctement l'Ouest à gauche et le Sud en bas. Et d'un ailleurs à l'autre, presque jamais personne, ou à peine des grappes de Nomades. On comprend tout à coup par le ressenti cette étonnante donnée sur le Tibet, surtout étonnante pour l'Asie, d'un pays où il y aurait moins d'un

habitant au kilomètre carré ! Il y a toute la place, dans cette immensité qui taille dans le vivant, pour les bêtes et les hommes, les dieux... et les démons ! (Je me méfie de ceux qui voient partout des démons ; je n'oublie pas qu'au treizième siècle, lorsque les Mongols convoitaient le Japon, des prêtres tantristes des deux camps ourdissaient simultanément des sorts contre les démons d'en face.)

On ne peut que constater, à l'approche du Manasarovar et du Kailash, une plus grande vivacité religieuse. Cela nous frappe sans doute parce que, dans le lamaïsme tibétain, tel qu'on le voit un peu partout ailleurs, l'activité rituelle est réservée aux moines et ermites, dont les fidèles demandent l'intervention contre des dons aux monastères et aux pauvres. Mais près du Kailash, les pèlerins font la démonstration de leur ferveur et de leur foi, cette foi qui, comme on le dit de l'innocence enfantine, ne craint rien et espère tout.

Arrêt dans un petit amas de tentes noires de Nomades, chacune annoncée par sa colonne d'argols de yaks (des bouses séchées en mottes et mêlées d'herbe sèche). On reflue dans le fond d'autrefois, vers un passé d'avant nous-mêmes et nos pères, quasi une forme de moyen âge. On comprend mieux cet ancien texte tibétain qui prétend que le Tibet est comme une maison surgie de la roche. À cause de la roche et à cause de cette privation de tout... Des enfants nous assaillent, certains de manière agressive. Évidemment, avec l'opulence que nous leur jetons en pleine face, le grand train des jeeps, même vieilles de quinze ans et de quelques centaines de milliers de kilomètres, nos vêtements techniques, les bottes, les bâtons télescopiques, les lunettes de soleil à œillères, les bouteilles d'eau qui les fascinent tant... Facile de voir, ici, qui est du côté du manche et qui du côté de la lame.

Les enfants, on les voudrait toujours aussi innocents que sont les enfants ; et lorsqu'ils ne le sont pas, on se désole à constater qu'ils n'ont déjà plus assez d'enfance en eux pour se maintenir heureux de quelque chose.

Je roule penché sur mon corps, mon estomac, ma tête qui est devenue un désert, ma respiration, mon rythme cardiaque, la boule que j'ai là, partout, qui m'ôte la faculté de percevoir, émousse la beauté des choses quand elle passe en moi. La rareté de l'air rend l'attention de plus en plus flottante, et la pensée, au mieux,

approximative. Je n'arrive pas à ce moment où les parfums, les couleurs et les sons se répondent (Baudelaire). Il y a certes l'altitude qui m'agace la santé, et le remuement des jeeps qui me mollifie, mais aussi, à l'approche du Kailash depuis si longtemps attendu, une forme de crispation de l'espérance qui m'exfolie. L'espérance est violente, dit le poète.

Dans un carnet, parmi des notes prises avant le départ, ce mot prémonitoire de Garab Dordjé : *Si une pensée s'élève / Observe cela qui s'élève ; / Si aucune pensée ne s'élève, / Observe cet état calme. / Les deux moments sont également vides.*

Col à 5 175 mètres. Il fait un grand silence tout pénétré de l'ordre cosmique, un silence chuchoté par le vent, silence d'autant plus silencieux qu'on n'entend rien des êtres et des bêtes qui nous entourent ; on ne les voit pas, mais ils sont là, c'est sûr. En voilà un, justement, avec son regard aussi clément que sombre, qui descend d'une colline, puis un autre qui débouque d'un vallon... C'est le lieu où s'asseoir et faire mine d'être, se pencher sur un homme du voisinage, qui fait figure de mystère pour chacun de nous, et pour qui chacun de nous est un mystère, regarder, écouter, jouer son rôle d'errant dans un road-movie aux personnages insondables.

Ce jour, cette fin d'après-midi, dans le roulis et le tangage de la jeep, on l'attend, on ne l'aperçoit pas, on nous l'annonce, il se dérobe parmi les montagnes, dans les nuages, où est-il ? Soudain le voilà ! Kailash, c'est lui, c'est sa base, son socle, sa pyramide tronquée par un ciel couvert, son épine dorsale, son Sud. Alors on se calme et tout à la fois on s'exalte...

Moment magique. Arrivée au lieu dit Hor Chu, un plateau à 4 600 mètres d'altitude orné d'un mâât et de drapeaux à prières qui forment une pyramide spirituelle très fournie, entourée d'un tertre votif exposant des monticules de cailloux disposés autour du mâât de prières, le tout se présentant à son tour comme un mandala. On a vue sur le Kailash, pour l'instant couvert de lents cumulus vers le sommet, et sur le lac Manasarovar, en lui-même un mandala de turquoise, disait Milarépa. En fait, nous entrons dans un mandala au centre duquel siège le Kailash, le mandala terrestre, disent les Tibétains, élaboré autour du pivot du monde, le légendaire mont Méru. Quelque chose semble prendre ici tout son sens ; peu importe que cela m'échappe, je ne suis pas venu là pour apprendre, mais pour éprouver. Ou m'éprouver.

Deux mots, lus il y a peut-être quinze ans, me sont restés là plantés, qui concernent le voyage et ces lieux d'entrecroisement de la nature et de la culture que le voyageur est appelé à fréquenter ; ils sont de Pierre Sansot et se trouvent dans *Variations paysagères* : « allégresse et allégeance ». Ces deux mots disent à eux seuls la joie profonde éprouvée intérieurement, rarement dicible, devant l'inusité, l'inaccoutumé, l'inouï, et l'obligation, en fait le contrat de fidélité à la beauté du monde passé par le voyageur, ses mystères, son Divers. C'est l'art de vivre du voyageur... le temps d'un déracinement.

11 juin, lac Manasarovar

On ressent ici comme par sa racine ce que Seattle, le chef dwamish, opposait au président américain, au moment de la conquête de l'Ouest : que la terre n'appartient pas à l'homme, mais l'homme à la terre.

C'est le moment exotique, quand le différent se fait reconnaître comme inouï et m'impose d'en concevoir la radicale altérité. Quel choc que de sentir l'autre si aigu dans sa différence ! Ça me met si seul avec moi-même — et face à ma propre diversité. Ce que je ne vois pas bien, dans la circonstance, c'est le regard que l'observé me retourne, car je le pourvois aussi de ma différence.

Difficile, en un tel lieu, de faire abstraction de sa culture, impossible même. On sait que l'observateur lui-même trouble l'objet observé de sa propre observation et de sa seule présence. Victor Segalen avait pressenti cette découverte des théoriciens de la relativité, aussi préconisait-il de reconnaître et de maintenir une façon de distance absolue avec l'objet observé. Le paysage parle du fond de sa propre chose, avant même que de parler en moi. En fait, il s'agit d'alterner des regards vers l'autre et sur soi, comme devant l'œuvre d'art ; alterner aussi des moments de plénitude et d'avidité.

La formule de Segalen serait à peu près celle-ci : se pénétrer du milieu, puis s'en extraire, seule façon d'en saisir l'intense respiration. Pour cela, ne pas se laisser avaler par le détail ; ne pas tenter, illusoirement, de se fondre à l'objet, de se prendre pour lui ni de le prendre pour soi. Tout observer à travers son propre imaginaire, déjà bien nourri d'images et de mots, hors lesquels nul ne saurait se tenir dans le monde sans défaillir. Une fois écartés le cocotier et le chameau, dit en substance Segalen, ici le yak et le moulin à prières, poser que le hors-soi n'est pas soi-même, et

justement pour cette raison, s'emparer de toutes les richesses sensorielles que le hors-soi propose, et, enfin, flairer et sentir le divers jusqu'à l'immuable incompréhensibilité. (Aller loin de son lieu, et de soi, moins pour se perdre ou s'oublier que pour s'imprégner jusqu'au vertige de l'étranger et du Divers.)

Rien ne se peut faire dans le monde sans orientation, qui n'est possible que par la détermination d'un point de référence. Pour le pèlerin, personne de foi, le lieu sacré constitue ce point de référence. Et celui-ci, de lieu sacré, le Kailash, porte, en plus, une référence au centre du monde ! Où sommes nous ? Où sommes-nous donc ? Sur le Toit du monde, à quatre jours de jeep de Lhassa, la capitale, qui est à six cent et quelques kilomètres de Katmandou, qui est deux fois moins loin que Delhi, elle-même deux fois moins loin que Pékin, elle deux fois moins loin que Moscou, deux fois moins loin que la Caroline du Sud, qui est si loin de Montréal, on dit à trois jours de jeep... Voilà où nous sommes.

12 juin, du lac Manasarovar à Darchen

Triomphe solaire du Kailash, qui ce matin émerge des nuages dans son aspect de dôme éclatant d'un temple démesuré. Des voix se détachent du paysage et tombent à nos pieds, vent glissant sur les dunes ou soulevant le sable, cris d'oiseaux surpris dans leurs rêves, chèvres pâturant, moutons ruminant, yaks se bousculant, lièvres passant en quelques secondes de leur séant au terrier, claquements des tentes, chants et pas de Nomades, roulements de cailloux, et ce silence bavard qui appelle les pierres à résister ! Et qu'entend-on vraiment ? Le vent. Sans relâche le vent qui dit le temps du monde. Le reste, je ne l'induis que pour allier le mystère au visible... Mais c'est soudain un brouhaha de ville ! Cris, moteurs, chiens, vendeuses, ce remue-ménage de gens affairés à être, et à être ensemble dans une surabondance de places et de recoins. La ville commence ici, finit là, elle porte des aspirations, des karmas, un nom, c'est Darchen, ville comme du début des villes. Passé le portail, dit-on, nous voilà à proprement parler sur le territoire du Kailash. Nos pensées sont alors multipliées par mille. Bonnes, on les dit mille fois bonnes ; mauvaises, mille fois mauvaises.

Nous sommes aussitôt assaillis par des vendeuses de bijoux chargées de pierres semi-précieuses, aux doigts, aux poignets, au

cou, aux oreilles, dans les cheveux, de l'ambre, du corail, des turquoises surtout, qui s'harmonisent à leur grâce un peu brute. Les très chères, assez peu baudelairiennes, sont emmitouflées dans leurs chubas poussiéreuses et, connaissant le cœur des acheteuses surtout, rendent leurs bijoux éclatants sur leur peau brune et dans leurs cheveux d'ébène nattés et parés de rubans rouges. On dit que les plus pieuses ont les cheveux tressés de 108 nattes — le nombre sacré.

C'est ici, c'est cela le traditionnel point de départ vers le Kailash ! Depuis toujours, les Nomades installent hors les murs leurs tentes de commerce — interdites dans la ville. Autrefois un grand centre régional de négoce de la laine avec l'Inde, Darchen n'est plus aujourd'hui qu'un étalement de loges de ciment. Une animation, un va-et-vient continu entre l'intra et l'extra-muros, les tentes et les loges, les pèlerins, les yakpas (les conducteurs de yaks) et les marchands. Les odeurs, les brusqueries des vendeuses, la poussière, les soldats, les prostituées, ici, tout blesse, au mieux agace. Et, à force, fascine.

Chez le lama de Darchen, dit Gantek lama, qui, dans un décor de baraquement, parlera d'une voix comme d'une chorale de basses profondes... Nous entrons dans une obscurité moite portant un relent de poussière en note de fond. D'une porte entrebâillée surgit une saillie de lumière blafarde. Passé cette porte, des ronds de clarté tombent sur une femme malade dans un lit, c'est la femme du lama entourée de jeunes filles, d'enfants, d'un homme aux cheveux et au regard raides, c'est le second mari, et frère du lama, et au fond un homme aux cheveux tirés, les tiges de lunettes montées sur les tempes, d'une tête quasi occidentale, nous adresse un sourire à percer un coffre-fort, c'est le lama, avec son air de lama certain d'être un lama, en solitaire accueillant. À côté de lui, un pied de chandelier planté dans une colonne de lueur fade, douce à faire ronronner un chat. Ce sage, ce maître, dit-on, se détourne des apparences et n'accorde que peu d'importance aux conditions matérielles et immédiates de la vie. Ce détachement à l'égard des contingences habituelles lui permet de souhaiter l'érection, donc le financement de quatorze ou dix-sept stupas dorés, je ne sais plus au juste, plutôt que de routes, d'hôpitaux, d'écoles !

Je crois que j'avais, à mon insu, espéré que quelques paroles de sagesse du lama (étymologiquement : homme supérieur) me

coulent dans la face, mais ça s'est passé autrement. Ce qu'il venait de dire était tombé en poudre à mes pieds, comme si ça m'appelait à écraser tout ça du talon. Il est sans doute fait d'un bon bois, ce Gantek lama, mais de toute évidence pas pour le genre de feux que, du fond de ma culture occidentale, j'aurais voulu qu'il allume ! Le lama tibétain jouissant d'une aura d'autorité inégalée dans les pays bouddhistes, on peut imaginer que les stupas dorés seront érigés bien avant les écoles et hôpitaux.

Reparti, sous la tente, dans mes carnets et dans la longue traque des phrases, j'entends soudain, en toile de fond, le silence de tête que l'altitude m'a enkysté ces derniers jours, mutisme de piano sans mains d'enfant pour lui donner vie. Ce silence tout pascalien qui se réfracte comme un dépouillement, j'avoue qu'il m'effraie un peu; je ne parviens pas à ressentir ce grand calme, celui-là taoïste, que Li Bo, le poète sichuanais de la dynastie Tang, recherchait tant et ne trouvait que dans la nature.

13 juin,

première journée de circumambulation autour du mont Kailash

Le lieudit Tarboche, un haut mât de prières, des drapeaux couchés, salis, en voie de pourrir. Devant, la vallée de Lha Chu, que le lama Govinda appelle la vallée rouge du bouddha Amitâbha, vallée à suivre pour réaliser la circumambulation du Kailash — le khora, disent les Tibétains ; le parikrama disent les Hindous. (C'est ici un pays de croisement des cultures où il y a toujours plusieurs façons de nommer les choses !)

Marche assez longue en pente douce, mais quand même éreintante, le long de la rivière Lha-Chu, parmi des Indiens courbatus, des Tibétains fringants, quelques Occidentaux. Nous parcourons une étendue de roche rougeâtre et de poussière illuminée par le soleil et tachetée par l'ombre des nuages. Des jeux d'angles et de perspectives nous empêchent par longs moments d'apercevoir le dôme enneigé du Kailash. Nous cheminons chacun dans l'ignorance des autres voyageurs, « comme des ravisseurs, comme des pénitents » — selon les mots de Michel Vieuchange se dirigeant de Tiznit vers la casbah de Smara, dissimulé dans un sac de chamelier. Ravisseurs d'on ne sait quoi au juste, et repentants sans savoir de quelle inconduite.

L'altitude nous éprouve ! Je dois m'asseoir périodiquement,

moins pour reprendre le souffle que pour calmer les maux de tête et les spasmes d'estomac. Je suis, comme le Maître Eckhart, sur le chemin sans chemin, là où, en principe, on se perd et retrouve ; or, je peine à conjurer même le réel. Je sens un trou dans mon ventre, comme David Copperfield après avoir parcouru à pied la route de Londres à Douvres. (Curieux que ce détail de lecture adolescente me revienne ici, maintenant ! À moins que je porte la crainte inconsciente de tout dramatiser à la manière pittoresque de Monsieur Micawber !)

On ne cherche pas sa route, on suit les pèlerins — ces épiphanies ! —, et parfois on s'étonne d'en précéder quelques-uns dans la bonne direction. Moi qui craignais une procession bêlante de dévots, cette image m'a vite quitté. Ici et là, qui nous confirment que nous cheminons sur la bonne voie, nous croisons des pierres brutes mises en tas par des marcheurs, sous forme de pyramides ou en équilibre précaire, des amas formant chacun comme une façon de mandala, et qui souvent nous rappellent les inukshuks des Inuits. À tout moment, quelqu'un ajoute sa contribution d'une pierre à une construction ou à une autre, en signe de dévotion... Tant de pèlerins d'une chaîne insécable ont depuis mille ans foulé ces sentiers reculés !

Me voilà seul — mais non monolithique ! — au milieu d'acolytes aussi flagrants qu'invisibles, seul d'une solitude assimilable à cette aspiration universelle à connaître un état interne parfait, dont parle Mélanie Klein. Toute mémoire du présent abolie, je ne suis plus que corps rivé au sol, allant et pensant au milieu des choses, tout aux forces de l'oubli. Je deviens marcheur à l'attention flottante, qui tresse le rêve à sa pensée. Tout ici permet cela : l'étale de la plaine, le soleil tiède, les vallées encastrées, les montagnes lointaines mais insistantes... Je marche seul, comblé par une façon de distraction attentive en même temps que brisé de la tête à l'estomac, et du dos. Plus seul, mais moins abandonné.

« Les pas du voyageur marchent en avant de lui », écrit le poète Claude Roy. Je piétine à la traîne, plutôt en retard sur mes bottines neuves.

Nous sommes donc entourés de pèlerins tibétains, des vrais que rien n'effarouche, qui entreprennent de remonter vers des sources, vers des étymons, qui cheminent d'un pas alerte, au rythme d'une respiration profonde et cadencée, qui agitent des moulins à prières

contenant des rouleaux de papier imprimés de mantras — moulins qui permettent de dérouler des prières en maintenant la concentration sur la communication spirituelle. Tant de marcheurs et nulle errance !

Les pèlerins tibétains nous saluent sans cesse et fraternellement : *Tashi Delek ! Tashi Delek !* Entre Tibétains et Indiens, cependant, une certaine réserve paraît de tradition. Les Tibétains semblent en effet agacés par les manières de rajahs des Indiens, et les Indiens par le sourire railleur des Tibétains quand ils les doublent sur les sentiers, comme des Formules Un des trottinettes. Faut dire que pour ce groupe d'Hindous, tous assez ventrus et poussifs, qui ont l'air d'avoir provisoirement interrompu leur prospérité pour un moment de souffrance consentie, cette ascension, ce corps à corps avec cet ailleurs de désert et d'altitude, constitue une véritable ascèse. Une légende raconte que les premiers Tibétains seraient nés de l'accouplement d'Avalokitésvara (Chenrezig, pour les Tibétains), un bodhisattva de la compassion, aujourd'hui protecteur du Tibet, et d'une démonsse des rochers ! À voir aller les pèlerins tibétains, on se convainc qu'ils ont hérité des pieds et du sens de l'équilibre de la démonsse.

Aller au Kailash parmi des pèlerins, tant de pèlerins vibrant du désir de circumambuler autour de cette puissance sacrée, d'en contempler et frôler l'incarnation impermanente, de la vénérer. Drôle d'idée ! Faire avec eux des pas en abondance, des pas coûteux, sans dupliquer leur vénération. Me garder plus près du chemin que du but. Rester marcheur, ne pas me croire pèlerin, mais hibou pensif dardant son œil avide d'images sur ce vieux monde tout neuf. Solliciter, comme les vrais marcheurs, des ruptures de paysage, des raccords, des échos humains, des silences, et jouir de cette diversité.

Quand on surgit dans ce paysage, on croit avoir entendu Zarathoustra : « Fuis, mon ami, dans ta solitude, et là où souffle un air rude et puissant... » C'est ici, sur le chemin mystérieux qui mène vers l'intérieur, comme dit Novalis, le lieu où la désunion de l'Ego et du Soi devient notre schizophrénie. On est en effet, dans la circumambulation, comme dans les dédales d'un Mandala, chacun anonyme et dépouillé de ses pensées coutumières, de ses constructions rassurantes. Face aux obstacles et à sa fatigue, on est seul, et comme sans sa peine et ses peines usuelles, loin de ses occupations et préoccupations, de ses jeux et vérités. « Qui gravit

les plus hautes cimes, dit Zarathoustra, se rit de toutes tragédies jouées et de toutes tragédies vécues. »

Quand la grande fatigue t'atteint, qu'en temps normal tu t'arrêteras pour confier ton corps au repos, quand tu crois ne plus pouvoir investir de ressources dans tes jambes, ton dos, que tu as même la sérénité crispée, alors tu bascules dans un autre mode de déploiement de l'énergie. Tu as l'impression que, derrière tes réserves, toute identité volée en éclats, ça marche tout seul. À ce sujet, le poète Jacques Réda dit quelque part qu'à force de marcher, même sans en faire une ascèse sportive, il arrive qu'on perde peu à peu le sentiment de son identité propre. En fait, cette privation me paraît inscrite dans le pacte déambulateur. (La marche en altitude: l'ensauvagement d'une identité qui s'aventure seule parmi la différence jusqu'à s'en égarer.)

Curieusement, je finis par m'enivrer de cet effort qui me mécanise. J'ai de plus en plus de ces moments courts et brusques, parfois violents, où le paysage bascule : où j'ai l'impression d'avoir traversé en quelques minutes une distance spatio-temporelle considérable... (Marcher en altitude : être présent au monde par le corps ; être au monde par le présent du corps.)

Dans un temps où je n'ai rien autre à être, je suis et ne suis — au-dessus de moi — que ce que je fais, et ce que je fais se résume à marcher dans un paysage étranger. (Mais je dis mal les choses, car c'est moi ici qui suis étranger, étranger pour mille raisons et de mille façons.)

Suis rentré de la marche comme un adolescent qui toute la nuit, sous la couverture, serait allé dans Proust de découverte en découverte, et qui encore trop ému par sa lecture et trop fatigué ne saurait trop que dire de ce saisissement. Dans la tente, je touche le sol du bout des doigts, mais ce n'est pas signe que j'aie atteint l'illumination, comme dans la représentation du Bouddha Shakyamuni ; c'est plutôt que je suis assommé, étourdi et qu'il me faut l'aide du sol pour ne pas vaciller.

14 juin, mont Kailash, deuxième journée de circumambulation

Malgré avoir connu des problèmes toute la journée d'hier, je continue donc, soufflant à la manière d'un citadin agité, qui respire du sommet des poumons, par saccades, comme pour se débarrasser de la fonction respiratoire. J'exhale tel un vestige d'animal, une

caricature de bête lumineuse. Me confirme d'ailleurs, à chaque pas, batailleur et inquiet ; à chaque arrêt : disponible aux splendeurs advenues du panorama, en fait : surgies du paysage que je parviens à porter. Les beautés les plus inattendues sont celles qui transitent par soi.

L'avancée, dans ces débris de roche plus foncée qu'hier, façon de varappe dans une moraine superficielle, m'est vraiment difficile, à ce point qu'il me faut trouver des ressources jusque dans l'hostilité sauvage à laquelle je suis exposé et contre laquelle je dois me mettre et tenir en lutte. Le passage du Drolma La, le col le plus élevé, est devenu l'objet d'une pulsion qui semble s'être beaucoup augmentée depuis Tarboche, et démultipliée depuis Katmandou. Est-ce qu'il ne faut pas être exalté pour peiner ainsi au-devant de ce qui nous menace de découragement et d'exténuation ! Est-ce qu'on n'occulte pas une partie de sa raison à croire en cette métamorphose de l'élévation physique promotrice d'une autre élévation, plus vitale celle-là, plus durable ? Est-ce que ce n'est justement pas ça le but : battre sa raison ? Comme le moine bouddhiste qui, dans le débat oratoire, pour vaincre la raison raisonnante, frappe de la main de sagesse dans la main de raison, produisant chaque fois un formidable claquement... J'aurais justement envie de taper fort dans ma main de raison pour voir si je ne rêve pas ! Mais si j'allais m'éveiller...

Ce paysage d'éboulis lance partout des points de fuite et les referme aussitôt, les rouvre, se joue de nous... Ce qui justement fascine, dans la montagne, ses aspérités, ses bifurcations, et que je ressens intimement ce matin en me faufilant au ralenti dans cet assemblage de buttes et de vallons, c'est qu'à tout moment le chemin prend forme d'impasse pour permettre au marcheur de transformer l'impasse en chemin, et de l'inconnu en connu. (Comment ne pas comprendre cette déprise de l'espace comme métaphore de se déprendre de soi-même ?) Pourtant, on sait que créer du connu ne fait pas reculer l'inconnu. En fait, plus on s'avance (là comme en soi), plus s'ouvre l'inconnu.

Dans cet abandon, plus que partout ailleurs, et de façon plus aiguë que jamais, je ressens simultanément comme un poids et une liberté, ce que Camus appelait son détachement et sa présence au monde.

Se rapprocher du ciel et pourtant se sentir plus pesant, si pesant au sol ! Les cinquante-deux années de mon âge, toutes et chacune,

portent soit un malaise, soit une douleur. J'ai de la difficulté à réunir mes idées et à garder mémoire de certains aperçus et de mots tibétains. (Dans le *Ramayana*, on raconte qu'un jour Râma, ayant impérativement besoin d'une herbe très rare ne poussant que dans l'Himalaya, y avait envoyé Hanumân, médecin, dieu-singe et fils du Vent, la lui chercher. Mais lorsque Hanumân arriva sur place, il avait oublié de quelle herbe il s'agissait. — Comme je le comprends ! — Alors Hanumân arracha le Kailash et le ramena tout entier à Râma. L'iconographie populaire conserve bien vivante cette image superhéroïque que le jour raconte encore à la nuit.)

On se sent plus proches, ce matin, des pèlerins Tibétains, ces affamés de sacré, qui nous sourient, nous saluent davantage, nous dépassent, un père et son jeune fils, des vieux agitant des moulins à prières, des familles, des moines, moinillons, moinesses précédés de leurs prières murmurées... Les pèlerins tibétains vont d'une piété confiante, et parfois assez bruyante ! Certains ont une respiration particulièrement mugissante, sans doute des adeptes de la technique respiratoire du lung-gom, qui réalisent la circumambulation en une journée !

Chacun sa manière d'être dans le mouvement déambulatoire, chacun son style dans la suite de pas. Depuis enfant, je sais cela de toutes les actions des hommes, de tendre la main à tendre le poing, d'embrasser maman ou une fille. Aussi je m'étonne de m'entendre suggérer, moi, que les pèlerins tibétains marchent tous de la même manière, comme s'ils étaient un seul. Ou je n'ai plus de discernement, ou ils courent trop vite pour mon entendement !

Je me crois à bout de souffle lorsque apparaît devant nous un foyer de résistance, sous la forme de la côte la plus raide du parcours, appelée la montée du Salut, d'une dénivellation de quelque deux cents mètres sur une distance qui me paraît infranchissable. (C'est la résistance de la terre qui nous en apprend, dit en substance Saint-Exupéry au début de *Terre des hommes*.) Des Tibétains porteurs de pendeloques s'y engagent comme dans un grand bonheur. Je sue derrière, contraint dans ma démarche de pachyderme. Pour maintenir mon allure, il faut qu'en moi une géographie imaginaire se substitue à la géographie usuelle.

Certains Tibétains, moines ou pas, seuls ou en petits groupes d'entre trois et disons huit, souvent avec un enfant, ont le pas si sûr et rapide qu'on les imagine réalisant le khora en une seule journée. De fait, on dit que certains complètent la circumambulation en dix-

huit heures, même en douze ! Les Tibétains appellent cela : le khora du chien, à cause de la vitesse excessive. (Cela rappelle ce qu'autrefois, au Québec, on appelait les chapelets en bardeaux: quand les uns engageaient la seconde partie du Je vous salue Marie avant que les autres aient terminé le premier segment, vice-versa, jusqu'à produire, par double chevauchement, une cacophonie effrénée.)

La chose la plus difficile, c'est non pas de mettre de l'unité dans le paysage, par son goût, son intelligence, unité dont le paysage semble d'ailleurs ne pas manquer, mais de l'investir jusque dans sa diversité, dans son inachèvement, par des pas qui le sillonnent, un regard qui le parcourt, une intensité qui le traverse. Le lama Govinda prétend qu'en ces lieux, à cause de la pureté de l'air, on peut voir distinctement jusqu'à cent cinquante kilomètres ; possible, mais j'incline plutôt à fouiller un entourage plus immédiat. Adhérer vraiment à un paysage étranger n'est pas chose si simple qu'il y paraît ; il faut d'abord vaincre ses propres vacillements de corps, de cœur, de pensée, et sa peur d'un proche et indéterminable réel baignant dans le flou de l'imagination. (Plus l'objet paraît proche et d'identité vague, plus il se donne comme inquiétant.)

Ce genre de voyage implique qu'arrive un moment où je ne sois plus régi par des attentes, que je laisse alors sourdre du paysage — urbain ou sauvage, peu importe — des aperçus, des gens et des faits qui sont les points, lignes et taches de ce tableau-là. Ce que j'appelle l'imprévisible nécessité du vrai voyage, qui mène — soit loin, soit proche, c'est pareil — vers des détours initiatiques.

Long arrêt au milieu de la montée du Salut. L'esprit soudain tout occupé d'une splendeur écrasante. Cette beauté de paysage me rappelle que je suis partie d'un tout incommensurable et que, dans cette dualité, je compte pour la moitié autant que pour une portion infinitésimale. C'est une joie irradiante, où se perdre est un doux délire que doivent connaître certains animaux solitaires des montagnes, qu'on se représente toujours cherchant une proie de leur regard vif, mais que j'imagine aussi éblouis par le paysage, conscients de leur place dans le grand tout. Ces animaux, comme l'aigle ou le tigre des montagnes, j'aime à penser qu'ils ont leurs moments de plénitude. Et il me semble que plus la nature est dépouillée, plus aisément s'y ébranle la conscience de l'univers.

J'entends par là que se réalise la fusion toujours éphémère et transitoire entre l'univers que je porte et l'univers qui me porte. Chacun n'ayant de sens que parce que l'autre existe en lui... Voilà sans doute à quoi Segalen fait allusion lorsqu'il se voit au bord de l'espace comme un *mendiant de l'infini*.

Il y a toujours, dans une telle aventure, ce moment du marcheur scindé. Marcheur qui, dans l'effort, n'est que muscles et que souffle, que corps ; mais qui, à l'arrêt, devient contemplatif, souvent proche des larmes devant la beauté du paysage approché, incapable de mots, inapte au partage. Cette émigration intime me semble la condition pour émerveiller les choses de son regard — les choses qui ne sont jamais merveilleuses en elles-mêmes, ça va de soi. En réalité, on ne peut qu'être seul dans cette marche ascendante vers l'autre monde, seul et donnant tout, donnant tout pour ne pas échouer, mais aussi et surtout : donnant tout pour se centrer totalement sur soi-même, je dirais jusqu'à l'étrangeté, jusqu'à être imprégné de tout ça, imprégné du dehors qui guérit, selon la jolie formule de Robert Louis Stevenson.

On se sent si seul qu'on dirait un parcours tout intime, réalisé en soi avant tout. Peu importe, alors, de savoir comment se configurent l'anonyme et l'absolu, l'ascèse et l'impermanence. On expérimente en quelque sorte une retraite marchée dans l'altitude d'une montagne sacrée. À cette étape, chacun s'arrête aux dix ou quinze pas ! Je dépasse les uns, qui me devancent à leur tour, et l'on s'accompagne ainsi durant une heure peut-être. Une Indienne échinée dont je crains à tout moment qu'elle ne s'effondre, mais qui s'accroche, qui chemine seule, ne regarde personne, ne croise même aucun regard ; sa persévérance a les allures d'une frénésie. Aussi trois Indiens dans la force de l'âge et qui, eux, cherchent souvent ma complicité, en quête d'une confirmation qu'ils ne sont pas seuls à souffrir. Puis, à quelque cent pas du sommet, vient une colonne de moines tibétains, sept ou huit, que j'avais plus tôt dépassés durant qu'ils faisaient une halte, et qui s'apprentent à me doubler à leur tour. J'entends leur mantra au passage ; pas de doute, c'est le *Om mani padme hum* (littéralement : « ô Joyau dans le Lotus ») d'Avalokitésvara, l'incantation bouddhique de la compassion. L'aîné a le regard si doux, si serein, si plein d'humanité, c'en est quasiment blessant pour ceux qui n'ont qu'un regard ordinaire à lui offrir. Au moment que le cortège monacal me dépasse, je suis écrasé sur ma roche, aussi fourbu dans la pensée

que mes pieds dans la caillasse. Je ne sais trop s'ils me croient en perdition, mais le premier, le moine aîné, en passant, me met un instant, oh ! un instant seulement, la main sur la tête, que j'ai découverte à cause des suées ; le suivant aussi, du bout des doigts, puis le troisième ! Alors je me relève un peu, comme pour m'assurer que les moinillons qui ferment la marche en égrenant les cent huit grains du rosaire qu'ils tiennent solidement enroulé autour de la main ne vont pas, du haut de leurs huit ou douze ans, m'imposer les mains ! Faut voir le sourire du moine aîné qui se retourne pour me saluer, un sourire qui dit, sans le dire, que la vie est possible et l'obstacle abordable... À compter de ce moment, et durant de longues minutes, je n'ai pu me chasser de l'esprit cette extravagante idée qu'un de ces enfants était peut-être un tulku — la réincarnation d'un grand maître !

Au col de Drolma, lieu unique, fantasmé par un milliard de croyants de quatre religions (bouddhistes, jaïns, hindouistes et bön po), foulé par quelques-uns à peine, dont certains déplacés comme nous, qui ressentons quelque chose mais ne savons, dans l'instant, à cause de la fatigue, qu'être là, dans le lieu et parmi ceux qui le fréquentent. Des drapeaux à prières aux couleurs vives claquent sur fond azuré. Un grand nombre représentent le lungta, le cheval du vent, qui symbolise le souffle vital. Des ensembles de drapeaux, qui ont chu au sol et que la neige a ensevelis, sont piétinés par des pèlerins pressés d'accrocher les leurs. Certains lancent au ciel des prières imprimées sur des petites feuilles de papiers de soie de toutes les couleurs.

Les Hindous pieux ont ici une vue divine, ce qu'ils appellent le darshan ; par cette vision, ils profitent des vertus attribuées à Shiva et Parvati : l'amour, la connaissance parfaite, etc. C'est ainsi que pour les Hindous, le parikrama autour du Kailash efface les péchés de toute une vie. Un groupe célèbre d'ailleurs une pûjâ (rituel de sacrifice) bruyante, avec chants du Rig-Veda, guirlandes, offrandes, poudre vermillon, musique et mantras... Le pûjâri, qui aurait eu très envie que ça ne s'arrête pas, tout fébrile après la cérémonie, jubilatoire même, serre des mains, embrasse, sourit à l'univers, et semble vouloir retenir l'énergie qui s'évapore.

Je m'étends parmi des pèlerins, Indiens et Tibétains, plus prostrés que prosternés dans les roches. Certains insèrent des reliques entre ces rochers sacrés, des objets ayant appartenu à des proches disparus, et jusqu'à des cendres. Vue sur le lac de la

Compassion, le Gaurî-kund pour les Indiens, le lac gelé de Pârvati. J'ôte un moment les lunettes fumées, mais le soleil, la neige, la jonchée de drapeaux, tout éblouit ; je perds la vue au milieu de la brillance.

J'accroche parmi les lungtas un foulard que papa portait vers l'âge de dix-huit ans, un paisley double épaisseur que j'ai fractionné, une partie pour papa, une autre pour la famille. Hélène accroche aussi des foulards pour son frère, qui ne verra pas les premières neiges du prochain hiver, et pour d'autres, dont le carré d'étoffe qui l'a toujours accompagnée dans nos voyages... Il s'agissait certes de nous dépouiller de ces foulards, dont la valeur sentimentale est grande, mais, pour Hélène, surtout et bien davantage, de les mettre en prière. Moi, je ne sais pas faire ça.

Mais voilà qu'à peine arrivés, il faut redescendre, à cause de la noirceur qui approche, du froid qui s'apprête à tomber et de menaçants maux d'altitude. Je traverse une espèce de confusion de sentiments : c'était tout ça et ce n'était donc que ça ! Façon de dire que ça n'a pas été l'heure enivrée à laquelle l'intitulé du voyage (Kailash 2000) et la mention de son point culminant, le Drolma La, le col de la Compassion, m'avaient fait aspirer. Là où je me suis senti le mieux, c'était lorsqu'à vue de col, même dans la pente du Salut sans trop le regarder, je peinais dans un présent incommensurable pour arriver au sommet — qui n'est d'ailleurs pas un sommet. (Le chemin lui-même est le but, professe justement le bouddhisme.) Cette marche, ç'aura été, comme dans l'écriture ou la pratique d'art, un effort, sans cesse aussi déçu que récompensé, pour s'approcher de l'indicible — effort intoxiqué du sens qu'il diffuse malgré tout, ça va de soi.

Mis plus de deux heures, seul, le plus seul que possible, à redescendre dans la vallée, de l'autre côté, en bas de la calotte de neige. Quelque part durant cette descente ardue, m'apparaît comme une évidence qu'a éclos en moi un Kailash qui n'appartient à personne d'autre. Un sherpa me fait comprendre qu'on ne reverra plus le Kailash avant les lointains de Darchen. Curieusement, à cet instant, j'aperçois justement, au loin, comme une promesse de repos, mais aussi comme une menace de retour sur nos pas : nos tentes vertes déjà disposées sur deux rangs... Descente difficile pour les jambes et le dos, et un peu pour la raison. Car je ne peux que me répéter que ça n'est pas, que ça ne sera jamais l'épreuve d'où s'élancer vers une vie nouvelle ; il n'y a que la vie pour mener

à une autre vie — dont elle-même est porteuse.

Pourquoi aller si loin pour réaliser cela sinon parce qu'il y a l'espoir de faire abandon de quelque chose, de te défixer de ce qui te structure, te consolide en toi-même et dans le monde, de ce qui constitue les assises de *ton* monde. Pourquoi aller si haut dans un paysage d'éternité sinon pour t'élever jusqu'à un panorama lunaire symboliquement plus proche de l'idée que tu te fais du ciel. Un paysage si dépouillé et pourtant si plein ! Dépouillé et plein parce que tu le dessines ainsi, vu que, justement, le marcheur esquisse le paysage selon ses nécessités, ses aspirations, et le fait couler en lui autant qu'il se coule lui-même en ce paysage à jamais imaginaire.

Un pèlerinage — mais je n'y connais rien —, ne peut qu'être porteur de difficultés, par arrachement aux habitudes, au confort, par accomplissement de sacrifices émotionnels, matériels, voire spirituels ; il en va de même, je le vois, de sa simulation. Quitter son lieu, les siens, ses commodités, ce qui rassure, et s'engager dans un périple en acceptant d'emblée ses aléas. J'ai lu quelque part que les obstacles rencontrés, je dirais consentis, constituent en quelque sorte un abrégé emblématique des difficultés et contrariétés de toute une vie. L'objectif, alors, serait de se dépasser, par ces renoncements, certes, mais aussi par un effort continu, un contact privilégié avec le corps, en l'occurrence, ici : une marche forcée, des privations, les douleurs et malaises du voyageur, etc., le tout engageant à un retour sur des besoins élémentaires. Il n'est pas peu significatif que dans ce voyage tout tourne autour de l'idée de survie.

Se déposséder de soi en milieu dépossédé de tout !

15 juin, mont Kailash, troisième journée de la circumambulation

Maurice Herzog décrit la montagne comme un domaine fantastique où la présence de l'homme n'est pas prévue, ni peut-être souhaitée. Il est vrai que nous attendions une forme de solitude autour du Kailash, d'isolement radical avec le paysage, de lien privilégié avec cet autre monde et avec soi-même. Nous espérions conquérir seuls ce lieu sacré et subir en marcheurs solitaires la séduction vertigineuse des lointains, précipices, parois et autres hyperboles paysagères. Hyperboles auxquelles nous aspirions à répondre par nos propres hyperboles : faim, soif, épuisement s'il le fallait, bref par une forme d'épreuve où jouissance et douleur se

confondraient dans une éthique du dépassement... C'était sans savoir que la foule des pèlerins du Kailash, réservée, respectueuse, n'empêcherait en rien ni la conduite de l'épreuve ni même cette solitude.

« Errer dans les montagnes sauvages est une voie de libération », chantait Milarepa, il y a mille ans. Je saurai plus tard si ça aura été le cas... Une chose que je sais, cependant : pas de danger, dans ce paysage, que la joie vienne à manquer, malgré les malaises, l'essoufflement des hauteurs, la fatigue, le dégoût de manger, cet abandon au milieu du pêle-mêle des vrais et faux pèlerins...

Le marcheur de montagne sait que la résistance que la montagne lui oppose, conjuguée à la dépense physique qu'elle lui impose, l'élève au-delà de son état habituel de simple observateur de paysage. Je comprends mieux Reinhold Messner, victorieux des sommets de l'*Everest sans oxygène*, en 1978, et qui disait que ce n'est pas le sommet qui prime, mais l'homme, avec sa force et ses faiblesses. Chez ce type d'aventurier, il y a toujours cette primauté du sujet. Je dirais : prévaut la personne telle qu'elle s'éprouve et se révèle en ce milieu de beauté hostile, milieu de plus en plus beau qu'on l'approche, de plus en plus hostile qu'on le parcourt. (On voit bien que les montagnes ont la valeur que nous leur conférons, comme l'écrit encore Messner.)

Comme il faut se mettre à distance pour seulement s'apercevoir, n'est-ce pas ! Jusqu'à aller percher ses émotions sur les cimes de l'espoir... si on me permet de parodier les « cimes du désespoir » de Cioran... Et il restera encore et toujours à ouvrir des horizons intérieurs !

Chaque jour porte son but. Jusqu'ici, on était loin de la vie ambulante à la manière de Jean-Jacques Rousseau, qui aimait rien tant que marcher à son aise, sans presse et sans but, et s'arrêter quand il lui plaisait pour plonger en lui-même ou observer la variété humaine ou paysagère. Mais aujourd'hui, quelque chose, sans doute une fin présumée, nous autorise à la promenade et au « grand éblouissement » flaubertien. Comme je vois la chose, on ne découvre pas un lieu comme celui-là, on se l'invente. Car rien de sérieux ne préexiste à sa connaissance. Chacun opère sa synthèse et réalise sa propre quête d'un tel lieu mythique.

J'ai su dès le premier instant, toujours su que je serais présent à

Kailash, non seulement par mon goût pour l'histoire, la culture, la géographie, mais aussi et surtout en tant que voyageur, que marcheur jeté dans l'épreuve, dans la beauté, dans la découverte éprouvée du lieu. Pour arriver à cela, qu'une voie : s'expulser, non pas de ses assises elles-mêmes, mais de leur étroitesse de vue. Impossible, en effet, de vivre cette triple expérience autrement qu'en Occidental poussé dans un désert oriental et qui a besoin de son couteau suisse pour réparer son lacet et se sortir de ce qu'il comprend comme une impasse.

Dans la crue du clair-obscur, sous une lune à laquelle il manque peu, presque rien, une couche d'écorce en haut à gauche pour qu'elle soit pleine, vélocité demi-heure avec les yakpas autour d'une plume de vautour sur le sol. Peu de paroles, à peine des inflexions de murmures, quelques gestes, des sourires, d'amples ricanements, chacun planté sur sa contenance héritée. Après tout le monde couché, je reste sur place, comme happé par le souffle de l'espace, à observer la danse des étoiles, dans un ciel qui, ce soir, se constitue en précipice au-dessus d'une vallée immobile. Face-à-face inégal, je sais, mais peu importe.

16 juin, mont Kailash, et vers le lac Manasarovar

Passé le col de la Compassion, l'épreuve a pris l'allure d'une jolie randonnée. Maintenant qu'il n'y a plus l'exigence d'un effort éprouvant, il y a cela, ce genre de promenade qui, à force de répétition et de paix, fait doucement vaciller l'identité. Répétition, dis-je, encore une fois ! Et pourtant, que de discontinuité dans cette harmonie apparemment répétitive ! Car le regard du marcheur fragmente tout, repousse des signes, en élit d'autres, réorganise sans cesse l'ensemble par sa seule perception, mobile ou pas. En fait, le marcheur ne s'arrête pas que pour reposer le corps, mais aussi pour interrompre le flot mouvant des images à recomposer, et encore pour intensifier un regard que la marche souvent engourdit. Ce marcheur dont je parle prélève des fragments de l'énoncé du paysage et les actualise par-devers lui-même, comme il peut lui-même les transformer en certains sens qui lui conviennent et lui parlent.

En fin de circumambulation, plusieurs magnifiques mendongs — ces murs de mani entassés —, la plupart surmontés de cornes de yaks. Nous imitons les pèlerins qui, en chuchotant un mantra,

composent un petit amas de pierres en témoignage de leur passage, ou est-ce une formation votive, ou une prière, ou un signe de gratitude ? Le lama Govinda interprète ce geste comme une bénédiction adressée aux pèlerins qui suivront ; la formule verbale signifierait : Puissent-ils être heureux ! Qu'ils le soient...

De la jeep, au moment où s'amorce le retour : disparaît dans la poussière la colonne profuse des moines et pèlerins et leur concert lointain, qu'il faut remplacer par des touffes d'orties raides, le vent grège, le dessin quasi abstrait des montagnes, le vide exsangue des tentes et peut-être quelque chose en nous-mêmes, sans mesure et sans durée, qui se redésertifiera bientôt...

« Voilà donc cette épreuve subie jusqu'au bout », de dire Circé, la terrible déesse au langage humain et aux jolies boucles, à l'intrépide Ulysse. Je n'en ressors pas touché par les dieux ; mais par les hommes, oui. Je ne me suis pas incliné devant la montagne. J'ai trouvé sa beauté émouvante, sa rudesse lancinante. Ce que je surprends en moi, qui n'est pour l'instant que sensations intraduisibles — qui, j'espère, le resteront —, passe par cette montagne, mais ne concerne que moi. (Ce qui se voit et ce qui se dit sont riches de ce qui ne se voit pas et ne se dit pas, écrit à peu près Marc de Smedt — *Éloge du silence.*)

17 juin, du lac Manasarovar vers Paryang

Juste à se regarder les uns les autres, on sait commencé le décroît du voyage. Début, donc, du retour sur nos pas. Façon de dire que la moitié du voyage consiste à retourner vers son lieu ! Et pourtant, le corps à corps continue. Le retour n'annule pas l'allée, mais fait cercle avec elle... La dialectique de la vie nomade, dit Nicolas Bouvier, s'opère en deux temps : s'attacher et s'arracher. On ne cesse pas de surgir et de s'éclipser, dans une alternance névrotique.

On traverse une vallée encastrée, le plus bel extrait de paysage du voyage qui, dans l'autre sens, n'avait que peu révélé sa beauté. Le genre de beauté qui ne se trouve quelque part que si on la porte d'abord en soi. Ce sont, tout autour, des lignes heurtant en des sommets arrondis et qui enserrent des jaspures de tons veloutés de moires et de pastel. De fait, tout ici est d'une beauté que j'avais certes aperçue à l'aller, mais comme sans bien la percevoir. Je n'avais sans doute pas les yeux assez grands ouverts pour tout

prendre, comme dit Saint-Denys Garneau. Devant des paysages de cette étrangeté, ne sommes-nous pas tous plus ou moins en état de recherche, nous reconnaissant un peu dans presque tout ce que nous observons, montagnes jaunes ou noires, villes postmodernes ou décrépite, pierres lisses ou friables, herbes folles ou disciplinées, yaks sauvages ou asservis, cris d'oiseaux vainqueurs ou apeurés... Pourtant, le paysage ne me dit pas ce que je suis ; je crois moins encore qu'il puisse m'aider à le mieux devenir. Mais l'épreuve consentie peut-être...

18 juin, de Paryang vers le Brahmapoutre

Se mettre à l'écart de sa passion pour voir ce que c'est que ce fragment, ce gisement de paysage tout de sable étale, de déchirures, de plissements, ses subterfuges, ses turbulences. Une aire de poussière, d'ornières, de vents latéraux, de pistes croisées, bordée au loin de montagnes mates ou lustrées, terrain de jeu de la lumière, masse encerclante, peu claustrante cependant, génératrice d'étranges rêveries, délicates autant que rudes. Un territoire pour l'essentiel dégagé, inoccupé et préoccupant pour qui ne sait trop le lire, ses signes de soleil éclatant, de brouillard, de vents poussiéreux, de nuit froide, qui certes viennent de loin, mais en hâte, ou au ralenti et vicieusement. Ce soleil, oui, si vif, incisif, doux et dur comme tout ici. Bienfaiteur, si l'on veut, et assassin. Seul, dirait-on, à marquer la suite des jours, à tracer l'événementiel, le différentiel. Seul et pas seul, certes, car ce désert est plein de vie et lui-même vivant, bien sûr. Nous commençons de l'apercevoir, nous, citadins d'un autre monde. Un faucon se glisse entre le soleil et la colline, se met dans le bon angle et plonge...

Derrière cet apparent minimalisme, cette simulation d'ordre et de peu, règne un fouillis où tout, dans un monde peuplé et mobile, se bat pour survivre. Ça va de soi, c'est la vie.

Nicolas Bouvier reconnaît quelque part que la magie des noms de lieux est parfois mensongère et conduit le voyageur dans des culs du monde sans intérêt. La croisée du Brahmapoutre d'il y a dix jours, ici même, dans l'axe de nos cours respectifs, à ce moment du jour et de l'année, dans l'état de tête qui me diminuait, m'avait été un curieux désenchantement. Ce n'est que ça ! que ça ! me répétais-je... Dans un tel cas, d'ajouter Bouvier, il faut ravalier sa déception et poursuivre sa route, car il y a toujours quelque part, plus loin, un

lieu fait pour soi et qui nous attend. Ç'allait être toute la suite...

Après une laborieuse recherche de point d'eau potable (chaque soir, où trouver l'eau ? et quelle eau ?), le camp est monté, quelques kilomètres à peine après le Brahmapoutre, dans un pâturage traversé par un ruisseau alimenté par des sources souterraines. Au moment que l'espace nous semble aussi extrême et profond que l'absence des morts, surgissent d'un coup et de partout des Drogpas qui n'ont pas trop l'habitude de voir de si près des visiteurs étrangers. En un quart d'heure, ils sont une trentaine, la plupart jeunes gens portant la chuba ou le tablier, et qui ont l'air de se faire une fête de notre apparition en leur lieu. Face-à-face embarrassé, qu'un de nous rompt en montrant un thangka, une peinture sacrée généralement sur coton (ici, une reproduction imprimée sur papier), représentant des mandalas ou des divinités tantriques. L'aîné des Drogpas pose le front contre le thangka en signe d'humilité, et une quasi-communication alors s'établit. Puis c'est un moment magique orchestré par une autre d'entre nous qui, la nuit tombante, nous fait chanter en chœur et en canon des chansons de l'enfance, ce qui contribue à mettre à l'aise cette vingtaine de jeunes Drogpas, jusque-là intimidés, et qui s'engagent soudain, dans une espèce de joie candide, à danser et chanter des airs traditionnels. Et plutôt deux fois qu'une...

On se trouve embarrassés les uns, émerveillés les autres, et tous pétrifiés devant ce spectacle de chants populaires dansés, cette chaîne fraternelle, ces fléchissements festifs de jambes et de corps, ces pas rythmés prenant la terre comme tambour, ces sourires complices, cette fierté, cette noblesse profonde... Ils sont beaux de toute leur beauté, certes, mais aussi de leur authenticité, de ce naturel qu'une gêne radicale rend immédiatement tangible. C'est un cliché, je sais, que ce double constat de mésaise et d'authenticité mais, je dirais, de cette espèce de lieux communs qu'il faut sauvegarder parce qu'ils réaniment des vérités aussi indicibles qu'indéboulinables.

Le mystère de cette beauté allait s'agrandissant quand la nuit est tombée noire et drue. Nos danseurs-chanteurs ont continué de rôder dans le camp jusqu'au coucher, s'étonnant d'un fatras de sièges et de tables pliables, s'émerveillant d'une abondance de bouffe dans ses plats, s'enchantant à l'idée de revenir le lendemain nous surprendre dans un autre aspect de notre opulence...

Parmi les échos de merveilles émanés du pays farouche des

prodiges, il y aura à jamais, pour nous, les chants dansés de ces jeunes Drogpas, peut-être l'une des dernières générations de Nomades tibétains.

19 juin, du Brahmapoutre vers Nyalam

Quoique l'on récrimine, je crains que l'on trouve encore longtemps des bouteilles et tessons le long des pistes. Pour certains Chinois qui résident ici contre leur volonté, militaires et prostituées qui les divertissent, ce paysage semble engager à un désespoir d'assoiffé. Pourquoi m'a-t-on jeté dans ce désert ? semblent-ils se lamenter, dans leurs pantalons trop grands ou leur jupe trop courte. Ne casserait-on pas des bouteilles à moins ?

Dans ce paysage d'où jaillit un très lointain passé géologique et mythique, tout appelle les sens et tout y est créateur de sens. Et ce double mouvement ne peut se produire que si l'ailleurs est perçu comme un ici, dans sa façon d'instant. À l'aller, cela n'a pas été possible, du moins pour moi, à cause des malaises induits par l'altitude. Je n'avais pas l'attention permettant de percevoir la singularité du paysage, d'accéder à l'émotion singulière qui lui correspond en moi. À le faire mien. D'ailleurs, je n'avais pas alors l'impression de cheminer ; j'étais plutôt captif d'une image englobante, qui m'empêchait de dévorer le lieu d'un regard gourmand. Difficile, en effet, de mettre en équilibre son regard et les merveilles du monde. Pourtant, c'est bien un bonheur que de parcourir, je dirais sans trop le comprendre, en respectant son mystère, un paysage qu'on n'a pas soi-même institué — par ses origines, ses passions ou ses lectures...

Ces sentes, ces pistes sous les vents du désert, que nous dynamisons de nos regards croisés, sont un ouvrage collectif tracé par des vivants de maintenant et d'avant. De fait, il n'est de paysage sans mystère. Sans ses impénétrables au sein même du perçu, du compris, sans ses inabordables, ses impraticables. Mystère validé par une organisation d'ensemble qui, pour l'observateur pressé, a valeur de composition. En fait : mystère ratifié par une *structure* mystifiante. Mais n'exagérons pas trop... J'écrirais sur mes lendemains — si j'étais animé d'un peu d'espérance — que je ne dirais pas autre chose. Le paysage le plus émouvant, le plus magique, ne change personne, au mieux il révèle.

20 juin, de Nyalam à Dhulikhel

Descente du plateau tibétain vers Zhangmu (de quelque 5 000 m d'altitude à environ 2 300 m), par l'échancrure des fastueuses gorges de l'Enfer, dont nous n'avions pas éprouvé les effets terrifiants dans le sens inverse, à cause de la noirceur ; c'est peu à peu la forêt pluviale du Népal, son foisonnement, sa verdure, ses éboulis, ses dégringolades d'eaux... Transit vertigineux, donc, sous une pluie fine, par des routes apparemment nonchalantes, vues de loin, mais qui s'accrochent de peine et de misère et se gauchissent aux flancs des parois rocheuses, par des corniches étroites taillées dans le roc, trouées, boueuses, jonchées de pierres, sous des escarpements à-pic dissimulés dans les nuages, en surplomb au-dessus de fonds insondables voilés par le brouillard.

Combien de fois, depuis le début du voyage, avons-nous retenu notre souffle, à cause d'un précipice à droite, d'un gouffre à gauche ou d'une déclivité hallucinante droit devant, que nous emprunions comme un raccourci pour dépasser les autres, ou parfois c'était la course folle, dans des sentes parallèles, avec des jeeps bleues conduites par des Tibétains, certes, mais pour des Indiens, qui se croient chez eux au Tibet, disent les chauffeurs, parce qu'un certain Shiva joue aux dés sur le King Rimpoché (le Kailash) avec sa femme Parvati. Mais là, mais là, c'est pire que pire : cette route glissante à flanc de montagne, ce matin dévoile sa fondation pâteuse, ses dévalements de pierres, ses ornières, ses abîmes ! On croise des véhicules qu'il faut laisser passer en s'immobilisant côté précipice, là où, bien sûr, il n'y a pas de garde-fou. En un certain lieu de cette route, heureusement plus large là qu'ailleurs, le trafic est ralenti par une saillie de rocher, deux fois le volume de la jeep, qui a chu de la paroi ! On passe de justesse. Je comprends que Tashi, le chauffeur, partage son attention entre la route et l'escarpement au-dessus de nous. À cause de ces roches mal accrochées, toujours prêtes à s'ébouler, le précipice d'en haut, si je puis dire, est autant à craindre que celui d'en bas.

27 juin, Katmandou

Aurions-nous sillonné ces lieux sans jamais les atteindre vraiment ? Y inclus le Drolma La, point culminant de la circumambulation du Kailash, lieu sacré, lieu foulé de nos pieds, mais vraiment touché ? Ça, je ne sais pas. Et peu importe, car on

André Carpentier

fait moins un voyage qu'il ne nous fait — ou défait, ajoute Nicolas Bouvier, dans *L'usage du monde*.

Retour vers l'horizon des tâches et habitus, où trembler pour ses trois sous en banque apparaît comme un réflexe légitime. Repli vers l'inquiétude inapaisable du lieu propre, lieu du comble, du manque de manque, où alors tout est manque, désir sans désir, satisfaction insatisfaite... Qu'un espoir : d'arriver à tracer ce déni dans une langue qui triche, qui faillit certes à dire ce réel, mais qui le dise un peu ou qui au moins défaille en beauté...

12 juillet, Montréal

Songé, en réalisant la saisie informatique de ces carnets, à chapeauter la chose, si jamais je la publie, du titre : *Mendiant de l'infini*. Mais j'hésite, crainte que la tournure ne soit mal comprise. Il y a là un mot qui peut jeter le lecteur dans l'ambivalence. Pas de problème avec « mendiant » (étymologiquement : indigent, qui manque de choses nécessaires à la vie — c'est ce qu'à certains égards j'aurai été là-bas), ni même avec « infini » (ce qui est sans limite — mot fourre-tout qui d'habitude me laisse plutôt perplexe), mais avec la préposition « de », ça oui ! il y a un problème. Car, selon la fonction grammaticale qu'on attribuera à ce « de », l'expression signifiera : « mendiant dans l'infini » ou « personne qui mendie l'infini ». Il va de soi que seul ce second sens conviendrait.